

JULIEN BANIÉ

L'ÉTÉ D'APRÈS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

CHANTAL BANIÉ	MARIE -LAURE GUILLOT
LUCIE BANIÉ	JEAN-FRANÇOIS HUSSON
SARAH BANIÉ	MURIEL JANSEN
YVAN BANIÉ	CAROLE LEMOULT
ALEXANDRE BATTEUX	PIERRE LESAGE
JULIEN BUYS	VIRGINIE MARTINET
NOÉMIE COTTEREAU	ÉRIC MATRAT
ISABELLE COUSIN	CORINNE PERSONNE-BANIÉ
GUY DAGONEAU	BRIGITTE PHILIPPE
MARIE-HÉLÈNE DIRAISON	CLAIRE RENOULIN
THIERRY DROUET	IRÈNE SALMON
RODOLPHE GOUSSE	GÉRARD TURQUAIS

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522254

Dépôt légal : octobre 2025

Aux Ogres qui circulent en moi librement.

*Rino, même loin là-bas,
laisse le bon temps rouler.*

I

Le temps du voyage



À l'aube de la quarantaine, Romain ne croyait plus en rien. Et la poignée d'années suivantes n'avait rien arrangé. Ou presque.

Depuis quelque temps déjà, il errait dans la vie tel un vagabond perdu dans un ciel noir vidé de ses étoiles. Paumé dans son trop-plein de questionnement, du plus banal détail du quotidien à la plus existentielle interrogation philosophique, il avançait jour après jour sur un sentier en quête de réponses qui finissaient toujours par hanter son esprit. Le jour comme la nuit.

Quel sens profond pouvait-il encore donner à sa croisade, se demandait-il incessamment ? Chaque jour passant, il se persuadait que l'heure de la remise à plat était arrivée. Qu'il se devait de bien poser les choses pour mieux les réfléchir, les malaxer et les retourner afin de leur redonner un nouveau relief et surtout plus de couleurs.

Oui mais par où commencer ? Même cette question relevait du pur défi pour l'indécis qu'il était devenu.

Quel était le meilleur point de départ pour une introspection ? Est-ce que faire demi-tour, prendre le chemin inverse de sa vie l'aiderait à y voir plus clair ? Pour cela il lui fallait revenir au point de départ. Là où tout avait commencé. À l'endroit même où il avait titubé dans ses premiers pas. Mais peut-on revenir en arrière sans en payer le prix fort ? Et jusqu'à quel point ?

La famille. Sa famille. Il y avait tant et tant à remuer sur ce sujet qu'il se concentra sur ses plus proches. Issu d'une famille de petits artistes qui ne connaissaient pas la gloire, les parents de Romain louaient un modeste appartement de l'une des tours du Gros-Chêne à Maurepas, quartier nord de Rennes.

Pendant que son père, Fred, un homme sérieux et d'une rigueur implacable, tenait la basse dans plusieurs formations de rock locales et courait après les maigres cachetons, sa douce et rêveuse maman, Mathilde, était une peintre qui vendait difficilement ses œuvres d'art sur les marchés, à gauche à droite au bon vouloir des amis et réussissait l'exploit d'exposer une fois par an à Rennes après avoir maintes et maintes fois relancé les galeristes locaux, peu enclins à aider les artistes du coin. Quant à Sam, le frère aîné de Romain, il représentait le formidable et véritable bonheur de la famille. Âgé d'une douzaine d'années, il avait ramassé dans la rue une guitare abandonnée qu'il avait retapée rapidement en y recollant un nouveau chevalet, changeant les six cordes ainsi que les clés. Pour cela il avait craqué son unique billet de cinquante francs dans le magasin de musique du bas de la rue, seul legs de la mort du grand-père paternel, infatigable centenaire dont la vie avait fini par céder. Naturellement, il apprit seul à apprivoiser l'instrument en grattant très vite ses premiers accords, lui permettant ainsi d'organiser ses premiers concerts dans le quartier, puis à l'école, lui valant les applaudissements immédiats de son jeune public. Très vite il écrivit ses propres textes, et c'est muni de son harmonica, auquel Romain avait participé financièrement en lui offrant son billet de cinquante, et de son porte-harmonica fabriqué à partir d'un simple cintre, qu'il jouait librement dans les rues puis dans les cafés rennais. Cette appétence et ce talent qu'il développait jour après jour sans relâche pour la musique lui permirent de gagner son autonomie, très jeune, et ainsi de fermer définitivement les portes de l'école dès ses seize ans. La route du petit *Guthrie* était désormais toute tracée. Sam n'avait pas atteint la majorité qu'il avait su dépasser le père d'un point de vue musical.

La fierté que ressentait Romain pour l'éclosion du jeune autodidacte était une chose, de leur côté les parents cherchaient sans relâche l'argent pour boucler les fins de mois. Le loyer mensuel payé, il restait tout juste de quoi s'alimenter. C'était d'ailleurs un point sur lequel Mathilde et Fred ne lésinaient jamais. La nourriture était toujours de qualité et les plats toujours préparés avec soin. Les moments à table permettaient à la famille de se rassembler autour d'un instant convivial, de partages, et faits d'échanges souvent profonds. Romain, le plus jeune de tous, écoutait les débats enflammés qui régnaient à la table ronde. Son père, fervent communiste, avait pour habitude de se lancer dans de longues diatribes contre le gouvernement qui maltraitait le statut d'artiste en France. Mathilde enrichissait souvent les propos grâce à ses multiples lectures anarchistes. Quant au grand frère, le plus positif de tous, adepte avant l'heure de la communication non violente, il élargissait le débat en évoquant un futur aux contours égalitaires, sans frontières où les hommes n'avaient qu'un pouvoir : vivre en harmonie avec leur environnement. À table, il n'y avait pas de hiérarchie, chacun avait droit à la parole. Tant que le propos était argumenté bien évidemment...

Romain avait la sensation d'apprendre tellement de la vie grâce à ces conciliabules familiaux. Mais une fois le feu d'artifice terminé, chacun retournait à sa propre réalisation. Romain devait alors faire face à sa cruelle solitude, finissant toujours par se tourner vers ses amis fidèles de la petite bibliothèque de l'appartement. Ils s'appelaient Rimbaud, Apollinaire, Ginsberg, Illich, ou encore Proudhon, Kropotkine, Thoreau, Kerouac. Et Boudard. Alphonse de son prénom ! L'iconoclaste, l'inclassable Alphonse Boudard. En ouvrant les premières pages du livre *La Métamorphose des cloportes*, il redevenait soudainement comme un enfant découvrant la mer pour la première fois. Le style était gras, direct et mettait toujours en exergue un personnage principal antihéros de la société. Loin, très loin de l'écriture pompeuse de tous ces auteurs bourgeois qu'il devait se coltiner à l'école. Romain avait enfin trouvé, grâce à son père, un écrivain qui lui donnait

une vraie trique. Ainsi, s'était-il délecté des ouvrages du fantastique ex-taulard : *L'Hôpital*, *Cinoche*, *Le banquet des Léopards*, *Le corbillard de Jules* ou encore *Bleubite* et *Le Café du pauvre*. Ces romans souvent autobiographiques et tous plus délirants les uns que les autres, il les avait savourés comme s'il dégustait les mousses au chocolat de sa maman.

Sans le savoir encore, toutes ces immersions littéraires allaient lui forger la plus importante partie de son éducation intellectuelle et ainsi lui offrir quelques réparties profondes et bien utiles face aux situations de sa vie future. Une vie qui à l'époque se voulait simple, humble et toujours remplie de bonne humeur. Ce qui permettait à Romain de voguer au gré de ses nombreuses envies de jeunesse.

Jusqu'ici, tout allait bien : l'amour réciproque pour ses parents lui offrait une légèreté dont il ne soupçonnait pas encore l'importance.

Il lui fallait désormais mettre le doigt sur la première ombre au tableau qui lui permettrait peut-être d'éclaircir une partie du merdier de sa foutue destinée : l'école. Mais que dire de cette saleté de période faite d'obligations, dont il n'avait rien compris, rien retenu car rien écouté ? Après réflexion, le plus lointain de ses souvenirs scolaires remontait à la fin du primaire où il s'ennuyait déjà durement. Au lieu d'écouter l'enseignant, il observait autour de lui tout en détail l'attention que les autres enfants portaient à cet homme en blouse bleu marine et qui distribuait plus ou moins arbitrairement bons et mauvais points. Très vite Romain avait développé le goût pour donner de fausses réponses aux interrogations les plus simples et choisissait les questions les plus complexes aux yeux des autres pour se différencier. L'instituteur, dans son costume de flic qui lui seyait à la perfection, déstabilisé par ce comportement déroutant avait fini par comprendre le manège provocateur de l'enfant déjà marginal. Mais celui-ci avait déjà chevillé à son propre corps, le refus de parvenir au succès pour le succès.

Évidemment, ceci était une notion bien trop complexe et imperceptible pour l'adulte autoritaire érigé face à lui. Comme

punition, Romain dut recopier cent fois : « Je ne dois pas être insolent avec les adultes. » Et pour faire honneur au sujet de sa punition, il avait utilisé du papier carbone, gagne-temps précieux de l'époque, pour mettre un terme à un labeur stupide et inutile. En guise de cerise sur le gâteau, il remit les cent lignes en faisant un joli doigt d'honneur à cet abruti qui, dans la hâte de compter le nombre de lignes – jouissance maximale de sa position de force – n'avait même pas vu son geste d'insulte. Ce jour-là, Romain n'avait que dix ans et s'était fait la promesse de toujours rester insolent contre toute forme d'autorité non justifiée à son égard.

Les années collège-lycée restent un long passage à vide pour Romain. Comme un tunnel qu'on traverse sans rien y voir tout en se heurtant le crâne. Aujourd'hui encore, il ne comprenait comment il avait pu endurer la position assise durant toutes ces journées, à écouter sagement les soi-disant détenteurs de connaissances. Qu'attendait-on de lui exactement ?

Bien décidé à ne pas suivre la horde, en quatrième, il avait refusé la lecture obligée de *Bel-Ami* de Maupassant pour lui préférer celle de *Martin Eden*, de London. Le destin de ce marin tout cassé venu des docks d'Oakland, avide de vengeance, lui collait désormais comme une seconde peau. L'année suivante, il rejeta en bloc *Les Feuilles d'automne* d'Hugo pour se lancer dans une longue tirade du *Bateau ivre* signé Rimbaud. Au cours d'une évaluation musicale, alors que sa classe entonnait gaiement *Les Champs-Élysées*, morceau tant et tant répété avec le professeur de flûte, il se fit un malin plaisir de chanter *Cannes la braquette* de Ferré, s'attirant la foudre de l'enseignant fan de Dassin, mais les rires des copains. Ça valait tellement plus qu'une heure de colle.

Au lycée, au cours d'un exposé, il choisit de mettre en avant l'œuvre complète de Nicolas de Staël afin de prouver que l'art ne pouvait qu'être subversif. En concluant par un ferme « vivre son art ou mourir, il faut choisir », Romain avait à nouveau échoué dans sa tentative d'originalité et récoltait ainsi une énième désapprobation d'un professeur insensible à l'altérité, obtus face aux divergences intellectuelles. Seules

les conventions étaient cher payées dans un cadre incompatible avec le caractère bien trempé de Romain.

Ainsi s'écoulait le temps fastidieux des « apprentissages ». Provocation après provocation, mauvaise note après mauvaise note et toujours très assidu à l'école buissonnière, il obtint tout de même son bac L, après sa deuxième année de terminale. Avec *mention tricherie* aimait-il rappeler à ses potes de l'époque, racontant ses exploits de gruges mémorables. Tellement grosses que les surveillants, trop occupés à ne pas surveiller, n'avaient pas pu découvrir le pot aux roses. Sauf en philosophie, unique matière qui inspirait alors le jeune homme.

C'est ce qui conduisit logiquement Romain en fac de philo afin d'inscrire un véritable point d'interrogation à ses études. Las de ses quinze heures d'amphi à écouter des universitaires cinquantenaires qui se prenaient pour de grands conférenciers, imbus de leurs pseudo-connaissances théoriques, lui blablater leurs divagations *descartiennes* et *nitchéennes* qu'ils adoraient considérer comme d'éminentes réflexions synonymes de vérité. Toujours installé en haut de l'amphi, près de la porte de sortie pour pouvoir couper court à la mauvaise pièce à laquelle il assistait heure après heure, il se prosternait devant le triste spectacle qui s'offrait à lui. Les jeunes étudiantes en chaleur fondaient littéralement devant ces pères philosophiques de substitution. Il était évident que toutes ces « lèche-boules » en puissance (ainsi aimait-il les surnommer en public) flattaient consciemment l'ego déjà démesuré des intervenants en quête perpétuelle de reconnaissance. Romain attendait donc avec forte impatience les soirées étudiantes du jeudi qui finissaient chaque semaine par une intense sauterie sur la banquette arrière de la Super 5 du frangin de Francesco, l'ami fidèle de Romain sur les bancs de la fac.

Francesco avait des origines italiennes bien prononcées. Arrière-petit-fils d'émigrés qui avaient tourné le dos au fascisme de Mussolini. Chez lui, les deux langues italien-français s'alternaient constamment. Cette souplesse d'esprit lui conférait une adaptabilité impressionnante.